

Martin Winckler

# Un pour Deux

Roman

(La Trilogie Twain, 1)

Calmann-Lévy

## Avertissement

Par allusion ou par dérision, ce roman fait épisodiquement référence à des personnes ou des événements réels ; mais il les mêle à des lieux et des personnages fictifs, et se déroule dans une ville métaphorique, à une époque postérieure à sa date de publication.

On en déduira donc sans peine que c'est une œuvre d'imagination.

Si tant est que semblable chose existe.

## PREAMBULE

Imaginons une ville du centre de la France, et appelons-la Tourmens.

C'est une de ces villes de province riches d'histoire, à la cathédrale fièrement dressée au dessus des quartiers rénovés et des musées d'art médiéval. Elle est traversée par une belle rivière, la Tourmente, et possède un château, le Castel Magne, au pied duquel Saint Louis s'arrêta jadis pour bénir un mourant. La pierre sur laquelle le Saint Roi s'agenouilla - dit-on - à cette occasion, est d'ailleurs classée.

Grâce à sa situation géographique, le climat de Tourmens est des plus agréables : il fait soleil le jour et il pleut légèrement la nuit, ce qui rafraîchit l'atmosphère et renouvelle les nappes phréatiques.

Grâce à ses sites historiques, c'est une ville touristique fréquentée par des milliers de visiteurs, des premiers beaux jours à la fin de l'automne.

C'est une de ces villes entourées de zones d'activité grouillantes où les entreprises industrielles et commerciales s'installent après avoir été vigoureusement courtisées par la municipalité.

C'est une de ces villes universitaires où des hordes d'étudiants sautent dans le tramway ou empruntent les vélos municipaux pour se rendre à la fac ou dans les cinémas multiplex. C'est une de ces villes opulentes, dotées d'imposantes rocadés greffées aux autoroutes qui traversent le pays, de gares somptueuses dans lesquels s'arrêtent les eurotrains à grande vitesse et de superbes aéroports régionaux pouvant accueillir des moyen courriers. Comme il sied à une grande ville de province, Tourmens possède une faculté de médecine et une école de commerce réputées, un magnifique centre des congrès et plusieurs complexes sportifs imposants qui peuvent accueillir les foules de spectateurs attirés par les finales de championnat et les concert de Rock Stars.

Bref, Tourmens est ce qu'on appelle une grande ville. Et comme toutes les grandes villes, elle fait, depuis toujours, l'objet de grandes convoitises.

\*\*\*

Il était une fois un petit homme aigri et vindicatif.

Appelons-le Francis Esterhazy.

Il exerçait comme simple fonctionnaire de police dans un commissariat secondaire. Il était redouté de ses collègues et des suspects pour son application

impitoyable de la réglementation la plus absurde mais aussi pour son caractère imprévisible : le plus souvent doux et séducteur, il se mettait parfois en colère de manière aussi brutale qu'impressionnante. Et il portait une arme...

Ce petit Hitler de quartier – comme le surnommaient les voisins qu'il menaçait d'une amende quand ils se garaient trop loin du trottoir – aurait dû, en toute bonne logique, finir sa vie en pandore de troisième catégorie car il était incapable de passer les concours internes qui lui auraient permis de monter en grade. Les années passant, il aurait dû se retrouver dans un bureau, à jouer les factotums pour un commissaire de trente ans plus jeune que lui, puis aurait pris sa retraite sans que personne ne le regrette. Mais la vie n'a rien de logique, et une catastrophe vient parfois bouleverser le cours normal des choses. À l'âge de 42 ans, alors qu'il n'avait jamais rien fait de sa vie – sinon pourrir celle des autres – et n'avait guère la perspective que cela change, Francis Esterhazy fit un héritage.

Il vivait dans un pavillon individuel construit vingt ans plus tôt juste à côté d'une vieille maison bourgeoise. Dans cette maison bourgeoise vivait une vieille dame extrêmement riche, seule héritière de deux entreprises importantes. L'une était une usine de matériel militaire qui fournissait l'armée française depuis cent cinquante ans. L'autre une petite entreprise de matériel électro-mécanique spécialisée dans les ascenseurs et les escalators. Francis Esterhazy s'était-il lié à sa voisine ? Lui avait-il rendu quelques services administratifs ? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'à sa mort, survenue sans héritier, elle lui légua ses deux entreprises.

Francis Esterhazy était un homme rigide, profondément immature et irréductiblement caractériel, mais il n'était pas stupide. Il savait parfaitement qu'en France, on n'hérite pas comme ça. Surtout d'une vieille femme richissime. Il savait que l'Etat prélèverait une très grosse partie de ce pactole inattendu et entendrait jouer son rôle dans la gestion des deux entreprises. Très habilement, le petit fonctionnaire prit les devants... et un rendez-vous avec le contrôleur du fisc chargé du dossier, à qui il fit la proposition suivante : il était prêt à abandonner sa part de l'usine d'armement (qui représentait les 9/10e de l'héritage) à l'Etat... en échange de confortables avantages fiscaux pour la petite entreprise qu'il conserverait et, en modeste compensation, les contrats d'entretien des ascenseurs, escalators et monte-charge de tous les immeubles publics de la région de Tourmens.

Surpris mais pas démonté par cette proposition, le fonctionnaire du fisc rédigea sur le champ un protocole d'accord avec le généreux héritier, notifia sa hiérarchie en laissant entendre qu'il était l'initiateur de la transaction et fut, pour ce signalé service rendu à la collectivité, nommé à un poste important. Son juteux partenariat avec l'Etat fit monter la cote de l'ASESE (AScenseurs et EScalators Esterhazy) à la vitesse d'un express et propulsa en moins de dix ans son propriétaire vers les sommets du pouvoir local...

\*\*\*

Il était une fois un frère et une sœur venus au monde le même jour et qui portaient le même prénom.

Appelons-les René et Renée.

Nés à Tourmens, ils y avaient passé les premiers mois de leur vie mais – dans des circonstances qui seront relatées une autre fois – avaient rapidement déménagé pour une province lointaine : le Québec.

Comme tous les jumeaux, Renée et René étaient très proches. Ils partageaient l'attachement, la complicité, la compréhension instantanée et aussi bien entendu l'amour inconditionnel, passionnel et constamment déchiré des jumeaux. Ils étaient, de plus, liés par un secret extraordinaire... Mais n'anticipons pas.

Ils grandirent à Pointe-aux-Outardes, comté de Manicouagan, dans une région reculée de la Belle Province, au milieu des arbres et des oiseaux migrateurs, non loin du Saint-Laurent. Leurs parents, qui n'étaient pas tout à fait des parents ordinaires, leur offrirent une enfance tranquille, on peut même dire heureuse, en les élevant à l'abri du monde - non pour les en préserver, mais au contraire pour les préparer à y vivre. Les deux enfants n'eurent pas à fréquenter l'école mais bénéficièrent d'une excellente éducation à domicile, comme les y autorisaient les lois locales. En plus d'une solide culture générale, Renée et René acquirent tout ce dont ils avaient besoin pour ne dépendre de personne. Et à l'adolescence, comme beaucoup de jeunes gens en Amérique du Nord, ils assurèrent tous deux une job à temps partiel chez un dépanneur<sup>1</sup> de Pointe-aux-Outardes.

René et Renée avaient beau être jumeaux, ils étaient très différents. Renée était extravertie, intuitive, souriante, athlétique, séduisante et bavarde. René était réservé, silencieux, cérébral, taciturne, bourru et plutôt pataud. Mais nul ne

---

<sup>1</sup> Au Québec, un dépanneur est une petite épicerie où l'on trouve de tout.

comprenait mieux, ne connaissait mieux l'un que l'autre. Ils étaient, de plus, tous deux doués d'une intelligence hors du commun.

Lorsque les jumeaux eurent dix-sept ans, on les envoya étudier à l'université de Montréal, où ils passèrent inaperçus parmi la foule des étudiants. Pendant que René étudiait la génétique et la physiologie, Renée fit du théâtre, de la danse et de l'aïkido. Quand ils n'allaient pas au bowling et au cinéma, ils passaient beaucoup de temps à lire.

Tout cela semblait parfaitement naturel aux rares personnes qu'ils fréquentaient. Car le frère et la sœur étaient depuis si longtemps habitués à vivre ensemble qu'il leur était difficile – et même un peu désagréable – de se lier à des étrangers.

Au bout de quatre années d'université et d'expériences diverses, les Renés – comme les surnommaient leurs camarades – décidèrent qu'ils avaient suffisamment étudié comme ça. Ils n'avaient pas envie de rester à Montréal. Il n'était pas question de retourner à Pointe-aux-Outardes. Il était temps pour eux de se mettre en quête de leurs origines et de retourner sur les lieux de leur naissance.

Il était donc une fois, en 2010, dans la bonne ville de Tourmens...